l'occasion d'annuelles portes-ouvertes. Gravées à même le mur, sur une plaque ou peintes sur des vitraux, imprimées parfois, elles sont regroupées en zones géographiques que l'on pourra commodément parcourir dans une demi-journée de version latine ambulatoire. Les auteurs ont pourvu chaque texte, transcrit exactement (tantôt *u* ou *v*, *i* ou *j*), de sa traduction, ce qui est parfois précieux, tant ce latin est parfois allusif, et d'une présentation donnant avec concision mais précision le contexte général dans lequel il faut apprécier l'initiative qui déboucha sur ce qu'on lit. Successivement conduit dans l'Île de la Cité, sur le flanc nord de la Montagne Sainte-Geneviève — le Mont Saint-Hilaire des vieilles topographies parisiennes — sur une Rive gauche s'étirant jusqu'à Montparnasse et aux Invalides, on franchit ensuite la Seine pour parcourir la Concorde et les Grands-Boulevards, et finir dans un quartier du Marais quelque peu étiré au nord et à l'est. Les auteurs concluent leur récolte sur des « thèmes latins » de prédilection que sont les litanies de la Vierge, les brèves méditations sur la fugacité de la vie humaine inscrites au bas de cadrans solaires, ainsi que sur des lieux assurant la présence du latin : cimetières, églises et... enseignes commerciales. Un index bienvenu des lieux et monuments permet une circulation aisée dans le livre, mais aussi la composition de promenades plus personnelles.

La tentation est grande de continuer cette recension par une sélection de textes profonds, admirables, historiques, piquants, et il faut avouer que des nautes parisiaques à telle marque allemande de berlines de luxe, d'un fût de canon des Invalides à un carreau de céramique jouxtant les fûts de bières de telle brasserie alsacienne, de la chambre des notaires sise place du Châtelet au perron des Carmes, de la fontaine Boucherat (3e arr.) au socle de l'obélisque de la Concorde, les occasions de s'étonner, de méditer, d'apprendre sont multiples. Nous laisserons cependant aux lecteurs le plaisir de ces découvertes. En contrepoint à nos émerveillements, relevons simplement avec une certaine mélancolie que du prince des poètes latins du Grand siècle, du poète officiel de la Ville qui composa pour toutes ses fontaines, comme il fut sollicité au tombeau des grands, de Jean-Baptiste Santeul enfin — à citer ainsi plutôt qu'avec le proustien lapsus de la p. 8 — ne subsiste *in situ* que l'épitaphe de Lully (p. 99), curieusement scellée au plafond d'un passage entre deux chapelles latérales de Notre-Dame-des-Victoires : *sic transit gloria vatum*...

Saluons donc ce savant et distrayant petit ouvrage, dont la typographie, faut-il encore signaler, participe du confort de consultation. Remercions aussi ses auteurs de rappeler combien le latin nous entoure, combien la latinité fait partie de notre monde. « Les murs ont la parole », s'extasiait-on voilà près de cinquante ans ; mais quand on prend la peine d'écouter ce qu'ils nous préservent, quel vrai enrichissement !

Guillaume Bonnet.

Latin tardif. Latin médiéval

Valentina Sineri, *Il centone di Proba* (Collection « Multa paucis », n° 10) : Acireale – Roma, Bonanno, 2011, 332 pages.

Cet ouvrage confirme, comme nous le signalons dans la recension du livre de C. Arcidiacono publiée dans ce volume, le dynamisme des études italiennes, et plus particulièrement catanaises, sur le centon. Il comporte une brève introduction (p. 11-37), le texte (694 hexamètres), la traduction et l'apparat (p. 39-83), un

long commentaire (p. 85-288), un *index fontium* (emprunts virgiliens et références bibliques, p. 289-323), enfin une bibliographie succincte (p. 327-332).

L'introduction examine rapidement les questions générales : le contenu du poème, la structure, l'identité de l'auteur, la date de composition, la technique du centon, les particularités métriques et prosodiques, la transmission indirecte de l'œuvre de Virgile, la tradition manuscrite et l'établissement du texte. V. Sineri retient, comme la plupart des spécialistes, l'identification traditionnelle de Proba avec Faltonia Betitia Proba (322-370), l'épouse de Clodius Celsinus Adelphius, et date le poème des années 360. La dédicace impériale de quinze hexamètres, transmise par certains manuscrits médiévaux (*Romulidum ductor, clari lux altera solis*, cf. *CSEL* 16, p. 568 ; *Anth. lat.* 719d), est reproduite, traduite et examinée avec la question de la réception, dans l'introduction, p. 14, alors qu'elle figure en tête de l'œuvre, dans le volume publié par A. Badini et A. Rizzi : Proba, *Il Centone*, Biblioteca Patristica, Bologne, éd. Dehoniane, comme c'était le cas dans l'édition Schenkl.

L'édition est fondée sur les dix manuscrits collationnés par C. Schenkl (*Poetae christiani minores*, *CSEL* 16, 1, Vienne, 1888, p. 569-609) et sur l'*editio princeps* publiée à Venise en 1472. Mais la datation de chacun a été revue à la lumière de travaux codicologiques récents, ceux de L. D. Reynolds, *Texts and Transmission. A Survey of the Latin Classics*, Oxford, 1986 et G. La Bua, « Revisioni al testo dei centoni cristiani », *Giornale italiano di filologia*, 43, 1991, p. 105-118. Ainsi, le manuscrit *P* (Paris, BnF, lat. 7701), que Schenkl estimait du IX^e^ s., est désormais daté du XII^e^ s. ; le manuscrit π (Vatican, B.A.V., Pal. lat. 1753), qu'il estimait du IX^e^-X^e^ s., est placé au VIII^e^ s. ; le manuscrit *T* (Zürich, Zentralbibliothek C 68), daté précédemment du X^e^ s., serait plutôt du VIII^e^-IX^e^ s. ; les manuscrits Ra et Rb (Vatican, B.A.V., Reg. lat. 251 et 1666) du IX^e^, et non plus du XI^e^ siècle. V. Sineri adopte, en fait, le texte établi par Schenkl (*Poetae christiani minores*, *CSEL* 16, 1, Vienne, 1888, p. 569-609). Toutefois, devant les vers 38 et 42, elle a supprimé les *cruces desperationis* que l'éditeur avait placées, parce qu'il estimait que l'ordre des vers avait été bouleversé et que le vers 42 résultait de la réunion de deux demi-vers mutilés (voir Schenkl, p. 524). Elle a également ôté le point à la fin du vers 37, après *trahantur*, intégrant le mot *omnia* du vers 38 à la relative du vers 37. Ses choix nous semblent tout à fait pertinents. La traduction très littérale du passage offre un sens cohérent : ce qui semble indiquer que le texte peut être lu tel qu'il nous est parvenu. L'apparat négatif présente seulement une sélection des variantes majeures signalées par Schenkl. Il est cependant difficile de savoir quels critères objectifs ont conduit l'auteur à reproduire certaines variantes et d'autres non. Il en résulte un apparat considérablement allégé par rapport à celui de Schenkl, sans doute trop pour se faire une bonne idée de la transmission du texte. En outre, comme tout apparat négatif, il manque parfois de clarté, car il n'est pas précédé d'une ligne de tradition textuelle qui donnerait la liste des manuscrits concernés et ferait apparaître nettement quels manuscrits ont donné la leçon retenue.

La traduction italienne, en prose, écrite sous forme de versets, suit fidèlement le texte latin et conserve les variations de temps, caractéristiques de la technique du centon (par exemple aux v. 456-468). Le commentaire découpe le texte en sections, chaque partie étant pourvue d'un sous-titre et d'un paragraphe introductif. Il examine le contexte d'origine des emprunts virgiliens et éclaire, par comparaison, le nouveau sens donné aux mots. La recherche des sources et l'étude des contextes sont menées avec beaucoup de sensibilité et de finesse. Au début du vers 27, Schenkl avait fait venir *spiritus* du vers 726 du chant 6 de l'*Énéide*, puis *quantum non* de 6, 731 ; V. Sineri rattache l'hémistiche *spiritus et quantum* au vers 54 de la quatrième *Bucolique* (*spiritus et quantum sat erit tua dicere facta*), texte qui s'adapte beaucoup mieux au contexte nouveau. Aux v. 29-32, elle fait remarquer que Proba réutilise

les termes d'une invocation à Auguste (*Géorgiques*, 1, 40), pour s'adresser au Père (v. 29-30 : *O pater… da facilem cursum*), et les termes adressés à Mécène (*Géorgiques*, 2, 39) pour invoquer le Fils (v. 31 : *Tuque ades inceptumque una decurre laborem*) (voir le commentaire p. 106-107).

Nous avons cependant quelques regrets. Il aurait fallu une introduction plus substantielle, afin de mettre en valeur les points les plus intéressants qui se trouvent disséminés dans la masse d'un commentaire linéaire, où seul le lecteur le mieux averti trouvera ce qu'il cherche. Il faudrait davantage faire ressortir les questions les plus intéressantes, comme les choix de la poétesse ou ses sources exégétiques (par exemple v. 372-376 ou 621-623). Le lien implicite entre la tentation du Christ dans le désert et la tentation d'Ève dans le jardin du Paradis pourrait être signalé plus nettement. La digression autobiographique qui suit le baptême du Christ (v. 415-428) méritait d'être abordée dès l'introduction.

La bibliographie (p. 327-331) n'est pas très facile à consulter, car les ouvrages y sont classés par ordre chronologique, et non alphabétique. Nous avons remarqué l'omission de l'initiale du prénom devant Opelt (I. pour Ilona) et Cataldo (A. pour Antonio). D'ailleurs, dans le commentaire des v. 621-623, p. 276-277, Ilona Opelt est désignée par le masculin « lo studioso ». Il faudrait corriger aussi, p. 39, « trasmission », dans *Texts and trasmission. A Survey of the Latin Classics*, éd. L. D. Reynolds, en *Transmission*. L'ouvrage de M. Bažil, Centones christiani *: métamorphoses d'une forme intertextuelle dans la poésie latine chrétienne de l'Antiquité tardive*, Collection des Études Augustiniennes, Paris, 2009, devrait figurer dans la bibliographie, et pas seulement dans les notes. On aurait pu ajouter aussi : Hélène Cazes, *Le livre et la lyre : grandeurs et décadences du centon virgilien au Moyen Âge et à la Renaissance*, Lille, Presses du Septentrion, 1998 (2 vol., 1413 pages) ; Jane Stevenson, *Women Latin Poets : Language, Gender and Authority from Antiquity to the Eighteenth Century*, Oxford, Oxford University Press, 2005. Sur ce sujet, il faudra désormais signaler aussi l'ouvrage tout récent de Sigrid Schottenius Cullhed, *Proba the Prophet : The Christian Virgilian Cento of Faltonia Betitia Proba*, Mnemosyne supplements 378, Leyde, Brill, 2015.

Malgré ces quelques remarques, nous retenons que cet ouvrage soigné, bien documenté et solidement argumenté, très riche, apporte une contribution très utile à l'étude du centon de Proba, dont le lecteur ne peut percevoir la richesse sans un incessant va-et-vient entre le texte virgilien et la Bible. Le travail de V. Sineri aide à mieux connaître les centons chrétiens, mais apporte aussi des éléments intéressants sur la transmission de Virgile, que les auteurs du IV^e^ siècle lisaient sous une forme souvent différente de la nôtre.

Sylvie Labarre.

Latin de la Renaissance à nos jours

Sylvie Laigneau-Fontaine (dir.), *« Petite patrie ». L'image de la région natale chez les écrivains de la Renaissance.* Actes du colloque de Dijon, mars 2012 (Collection « Travaux d'Humanisme et Renaissance », n° 521) : Genève, Droz, 2013, 392 pages.

Inspiré par le beau livre de Madeleine Bonjour (*Terre natale ; études sur une composante affective du patriotisme romain* : Paris, Les Belles Lettres, 1975), le